

Lettre d'André Rolland de Renéville à Jean Paulhan, 1932-01-02

Auteur : Rolland de Renéville, André (1903-1962)

Voir la transcription de cet item

Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

14 Fichier(s)

Citer cette page

Rolland de Renéville, André (1903-1962), Lettre d'André Rolland de Renéville à Jean Paulhan, 1932-01-02, 1932-01-02.

Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).

Site *HyperPaulhan*

Consulté le 18/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/15751>

Copier

Information sur la lettre

Date 1932-01-02

Destinataire Paulhan, Jean (1884-1968)

Langue Français

Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne,
LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)
Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 24/03/2022 Dernière
modification le 28/11/2025

2 Janvier 1932. Tours.

Mon cher ami

ARCHIVES PAULHAN

J'aurais voulu vous répondre plus tôt, mais en province, les traditions de visites, de repas excessifs, de courtoisie vide et courtoise à l'occasion d'une date que l'on veut importante parce que sans doute elle marque une impression de victoire de l'indien sur la durée, ne ont détourné justement le temps que je me réjouissais d'avoir devant moi pour songer à votre lettre et y répondre.

Cette fois-ci, et c'était inévitable, vous m'accablerez au problème qui doit précéder toute réflexion philosophique, et que l'on ne résout

en général que par un compromis, parfois même
 par une sorte de jeu de mots comme Descartes, vous
 me demandez où commence ma pensée, c'est à dire
 à partir de quel moment je me sens moi-même
 suffisamment valable pour attacher de la valeur
 à mes perceptions, et exercer un choix entre elles.

Il est bien évident que je vous ai four-
 ni des armes contre moi en vous racontant mes im-
 pressions d'enfance. Je sens que je n'ai plus même
 le droit de vous dire qu'elles ne me sont rev-
 nues à la mémoire que récemment, et que j'en
 ai été frappé simplement parce qu'elles ne vont pas
 concorder de façon curieuse avec les conclusions aux-
 quelles je suis lentement parvenue : vous pourriez
 facilement me répondre que si j'avais oublié ces

impression d'enfance, elles, du moins, ne se l'avaient
 point oublié ! - Et c'est avec raison que vous me
 suggérez qu'un individu plein de vitalité sera
 porté à construire une philosophie de la permanence
 du moi, de la réalité du monde extérieure, et trouvera
 pour corroborer ses opinions une palmarès de grands noms
 au moins aussi important que celui que j'ai adopté
 pour soutenir mon goût du vide

ARCHIVES PAULHAN

Je n'ai pas été sans me formuler autre-
 fois ces objections. J'ai fini, à une certaine
 époque, par rencontrer une théorie capable de
 les résoudre, ou du moins qui y prétend. Je veux
 parler de la distinction que l'école du philosophe
 tibétain Nagarjouna établit entre la vérité re-
 lative et la vérité absolue. Sans doute la con-

naîtrez-vous ? Pour cette école philosophique la vérité absolue est la vacuité (non pas le vide, car il est aussi absurde de postuler le non-être que l'être). Cette vérité absolue nous est inconcevable. Tout ce que nous pouvons saisir n'est en effet qu'un aspect d'une vérité relative à notre conscience. Il ne s'agit pourtant pas tout à fait d'un agnosticisme Kantien: le fait même de concevoir la relativité du monde extérieur et de notre propre existence, sous-entend par renversement une certaine intuition de l'absolu, et comporte une série de réflexions intellectuelles et morales qui peu à peu ^{nous} donnent accès dans un domaine que nous pouvons appeler métaphysique, bien que ce mot sous-entende un dualisme en contradiction avec nos idées. Le souci cartésien de déterminer si j'existe

ou non dément donc tout à fait vain : selon que
 je raisonne sur le sens de la vérité relative ou de
 la vérité absolue je puis admettre que j'existe ou
 que je n'existe pas. Ceci accepté, je suis très
 libre, vous le voyez, pour étudier la relativité
 de la vérité accessible à l'homme. La notion même
 de cette relativité me sera un fil conducteur
 infiniment précieux et que je ne devrais pas
 perdre de vue, car son existence entretiendra ainsi
 une méfiance très utile vis à vis des systèmes
 qui prétendent conserver l'individu et le monde
 extérieurs en face de l'absolu, et les y faire par-
 ticiper. Je serai conduit à rechercher le point de
 départ de ces systèmes, et y trouverai en général
 des postulats plus ou moins indéfendables.

ARCHIVES PAULHAN

6
adeptes vont jusqu'à avancer que ~~la~~ l'absurdité ^{du système} est
la marque de ~~son~~ ^{remarquable} origine divine. Je ~~constate~~ par
ailleurs que ces systèmes engendrent une philosophie
conventionnelle, une psychologie puérile, une civilisa-
tion ~~en contradiction~~ avec les tendances physiques et
morales de ~~l'homme~~ l'homme, et finalement
l'aboutissent au désespoir.

Plein au contraire, je constaterai que les re-
cherches qui rentrent d'elles-mêmes dans ^{et axiome} ~~un~~
~~les~~ des deux vérités, aboutissent seules à des pro-
grès réels et à des découvertes qui se complètent
les unes les autres, au lieu de se nier. Par exemple
la psychologie occidentale n'a vraiment progres-
sé qu'en découvrant l'inconscient et ses lois,
c'est à dire une notion qui menace la croyance

à une permanence et une omnipotence du moi. La
physique a fait avec Einstein un bond énorme
lorsqu'il a énoncé et vérifié les lois de la
relativité. De même la poésie ne me touche que
lorsqu'elle est dirigée dans le sens d'une nostal-
gie de l'absolu ^{ci-dessus} contre la sévérité de l'hom-
me en tant qu'individu.

ARCHIVES PAULHAN

Voici mon cher ami la pâle lamina que je
vais aujourd'hui jeter sur les lignes qui
président à l'apparition de ma pensée. (Je
ne sais trop comment je pourrais les exprimer
dans un tract, mais ce ne serait sans doute qu'une
question de forme à trouver.)

J'en reviens avec vous à deux de nos
questions. Malheureusement je n'ai pas votre
première lettre sous les yeux, et ne me rappelle

plus les termes de ma réponse.

C. La notion d'énergie cosmique dont je vous parlais est en effet située dans le temps et l'espace, puisque'il s'agit avec elle de l'apparition de l'univers. Lorsque j'y fais allusion, je raisonne bien évidemment du point de vue de la vérité relative. Je ne puis parler de la permanence de l'énergie cosmique, puis que l'impermanence est la loi des phénomènes. Son exaltation ne saurait non plus atteindre une qualité absolue, puisque cette énergie n'a qu'une existence relative. D'ailleurs l'exaltation suppose forcément la dégradation (loi du rythme, persage du contraire au contraire H. Hegel.) et je ne puis attendre la libération ^{absolue} un de l'un ni de l'autre de ces deux états qui sont les deux temps d'un rythme, les aspects d'un même cycle éternel.

A la vérité il ne fait sortir de ce système pour
être l'œuvre de finitisme. Il semble hélas ! que
l'on puisse représenter par une spirale le chemin
qui mène l'homme vers la vérité absolue : il s'en
approche sans cesse sans jamais l'atteindre (con-
gés à la spirale mallarmienne dont il est tant
question dans *Igitur*), et l'accession à cette vérité
absolue exige que le chercheur renonce à sa qua-
lité d'homme, à son système, (souvenez-vous
encore d'*Igitur* buvant « la goutte de néant qui
manque à la mer »).

ARCHIVES PAULHAN

Je crois que dans une dernière lettre j'en
suis venue d'une façon maladroite et très
équivoque au sujet de tout cela.

d. De même j'ai commis évidemment

une grossière faute de raisonnement en assimilant
 les notions d'homme et d'humanité à celles
 d'envies et d'ambitions. Excusez-moi, j'ai
 écrit cette lettre très vite, et sans réflexion
 suffisante. D'ailleurs cette confusion est sans
 doute ici l'effet d'une mauvaise foi vicieuse:
 il y a 1 an je pensais comme vous que le point
 de vue social est sans intérêt, et je ne suis entré
 au Grand Jeu il y a 3 ans que pour la condi-
 tion que les soucis politiques en seraient allégés.
 Depuis j'ai évolué, mais peut-être d'une
 façon assez extérieure. ~~me pense~~. En tous
 cas, je crois pouvoir dire que mes soucis so-
 ciaux s'apparentent à mes soucis philo-
 sophiques: je suis contre tel système social

parce qu'il est l'effet de telle philosophie dont
 je suis l'ennemi. Le système social s'impose à
 moi, entraine ma liberté de penser ou d'agir,
 exige de moi des services, et même des sacrifices
 qui peuvent aller jusqu'à celui d'une vie
 qui, pour le peu qu'elle m'importe, me semble
 ne rien lui devoir. Enfin je suis amené à
 conclure que si tel système philosophique est
 valable il ne doit pas l'être simplement pour
 moi. Je suis la partie d'un tout dont l'évo-
 lution, à ce titre, m'importe autant que ma propre
 évolution. L'homme qui porte un grand deuil, un
 chœur, à revenir vers les hommes n'est-il pas
 cette reconnaissance de la loi de l'Unité que
 je pressens ? Et si je n'attache qu'une

ARCHIVES PAULHAN

importance relative à mon existence individuelle, puis
 - je me satisfais de la libération de mon individualité
 à défaut de celle de la masse dans laquelle je
 suis inclus ? Je me pose ~~ces~~ ^{ces} questions en
 moins autant que je ~~vous~~ ^{vous} les pose. Elles sont
 graves. Je ne crois pas qu'elles puissent être
 résolues par la négative, mais je manque de
 force pour les soutenir clairement dans le sens
 positif. J'avoue m'être laissé emporter par
 ce problème au lieu de l'attaquer directement,
 et c'est une question de mise au point que
 je me promets de tenter. Votre concours à
 cet égard me sera précieux.

Je ne connais pas Vaughan. Pourriez-vous me
 donner la référence des citations si frappantes que
 vous me rapportez ?

En ce qui concerne les deux Nos de la revue

et pour le suréalisme au service de la révolution,
 s'ils ne sont pas à proprement parler
 récents, car ils ont paru il y a plus
 d'un an. Leur contenu est assez pau-
 vre, et je serai assez embarrassé d'en
 parler, et surtout peu désireux de les
 prendre comme prétexte à ma chroni-
 que. Peut-être mon impression est
 elle fautive, et y avez-vous découvert
 un intérêt qui ne m'est point apparu
 au premier abord ? Dans ce cas je pour-

ARCHIVES PAULHAN

rais y glisser une allusion dans le corps de

mon article, mais si vous n'y voyez

pas d'inconvénient, j'entendrai de modifier

mon entrée en matière à laquelle je

tiens assez.

Je serai à Paris la semaine prochaine,

et passerai Vendredi à la Revue pour

~~l'essai~~ de vous revoir. Mon cher ami

Veuillez je vous prie transmettre mes

respectueux hommages à Madame Pauline

et me croire votre, très cordialement.

A. Rolland de Renneville